



HAL
open science

Généalogie de la notion d'anonymat

Didier Privat

► **To cite this version:**

Didier Privat. Généalogie de la notion d'anonymat. L'anonymat urbain. Journée d'études de la Société d'ethnologie française (SEF) proposé par le laboratoire d'anthropologie urbaine (LAU CNRS UPR34), Petit auditorium, Musée national des arts et traditions populaires, Paris, 19 avril 1993, Apr 1993, Paris, France. halshs-00089561

HAL Id: halshs-00089561

<https://shs.hal.science/halshs-00089561>

Submitted on 21 Aug 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Société d'ethnologie française

Journée d'étude du 29 avril 1993 de 10 à 17heures

proposée par le

Laboratoire d'Anthropologie urbaine UPR34 CNRS

L'anonymat urbain

Grand auditorium

Musée national des arts et traditions populaires

Esquisse d'une généalogie de l'anonymat urbain¹

Didier Privat

Laboratoire d'anthropologie urbaine

Résumé

La lecture de textes nécessaires à une thèse sur le fait-divers dans la seconde moitié du 19^e siècle est entrée en résonance avec le thème de l'anonymat. Il y a dans ces textes des observations et des descriptions de la rue et de quelques-unes de ses figures : piéton, flâneur, passant, badaud, ainsi que des interprétations dont il semble qu'elles soient abordées pour la première fois. C'est au cours de cette période que s'est formée la notion d'anonymat urbain – notion et non concept –. Le terme apparaît au 16^e siècle comme adjectif avec le sens de "qui n'a pas de nom". Il est appliqué, dans cette acception, aux livres ou aux auteurs jusqu'au 19^e siècle ; mais on note, dans les dernières décennies, un glissement de sens qualifiant la médiocrité, le manque d'originalité. Le substantif est attesté chez Littré en 1860, suivi par Larousse avec la définition suivante : "état de ce qui ne porte pas de nom". L'acception particulière d'anonymat urbain n'apparaît qu'au milieu du 20^e siècle, comme s'il comblait un vide. L'anonymat ferait rimer solitude et multitude, alors que Descartes ou Bacon disaient qu'on n'est seul que lorsqu'on veut l'être et donnaient une vision heureuse de l'alternance que permet la ville. Mais déjà au 18^e siècle commence à poindre la vision de la foule solitaire, du malheur urbain, dans les rapports de police sur la population flottante des garnis. Une angoisse se fait jour. Avec le début de l'âge industriel et l'arrivée des prolétaires, l'obsession du nombre et du crime, va éclater l'obsession de la foule anonyme. Londres terrifie ; c'est l'atomisation du monde.

Dans un texte d'Engels antérieur à la doctrine marxiste, on voit apparaître tous les thèmes modernes, tous les discours que l'on retrouvera chez les sociologues, avec la hantise de l'individualisme et de l'anomie. C'est en même temps que se constituait la notion avant la lettre qu'apparaissent des textes qui décrivent les rues des villes et leurs passants (Restif de La Bretonne). La définition de l'anonymat est difficile car la connotation en est toujours péjorative. L'esquisse qui est faite ici est donc plus une généalogie de la notion qu'une histoire.

On pourrait croire, écrivait en 1845 un observateur, qu'il ne se trouve dans les rues de Paris, « royaume du passant », que « des individus et pas de société »... La lecture de textes rencontrés à la faveur d'une thèse traitant, pour une part, du fait divers au XIX^e siècle, est entrée en résonance avec le thème de l'anonymat urbain. Il y a, dans certains de ces textes, des observations et des descriptions de la rue et de quelques-unes de ses figures : flâneur, badaud, passant, ainsi que des interprétations dont il semble qu'elles soient abordées pour la première fois. Notamment, l'auteur cité plus haut s'attache en 1845 à évoquer, non sans quelque humour, « Les passants à Paris » et leur anonymat (il s'agit de Pierre-Jules Stahl, pseudonyme de

¹. Texte de la communication, *L'anonymat urbain*. Journée d'études de la Société d'ethnologie française (SEF) proposé par le laboratoire d'anthropologie urbaine (LAU CNRS UPR34), Petit auditorium, Musée national des arts et traditions populaires, Paris, 19 avril 1993. Le résumé est publié dans le programme de la journée est mise en ligne dans la version 1, p. 4. [Précisions Eliane Daphy, contributeure Hal-SHS]

l'éditeur Metzel, écrivain à ses heures) : « Un passant, observe Stahl, est quelqu'un qui ressemble à tout le monde et qui ne se peut distinguer de personne. Ce qui ressemble le mieux à un passant c'est un autre passant [...]. Un homme qu'on connaît n'est point un passant [...]. Le passant est quelqu'un qui est seul et qui reste seul au milieu de tout le monde, qui ne se soucie pas de vous et qui vous est indifférent, à tort peut-être, - car tout passant est un secret »

C'est sans doute au cours du XIX^e siècle - temps de la modernité, période de rupture où s'affirme la prépondérance de la ville - que s'est constitué le problème de l'anonymat urbain, problème que viendront recouvrir la notion qui l'objective puis l'expression qui la désigne. Mais, dès la fin du siècle précédent, le père du jeune Restif de La Bretonne, futur auteur des *Nuits de Paris*, pouvait s'exclamer face à l'étendue de la capitale, visant la nombreuse population de celle-ci : « C'est une grande ville [...] Ho ! que de monde ! Il y en a tant que personne ne s'y connaît, même dans le voisinage, même dans sa propre maison » ! Une angoisse, qui associe la grande ville, l'incognito et la solitude, paraît déjà se faire jour, donc.

« Anonyme » : le terme apparaît au XVI^e siècle, comme adjectif, avec le sens - emprunté au grec - de « qui n'a pas de nom ». Dans cette acception, il s'est longtemps appliqué, par exemple, aux livres et aux auteurs. Il dénote une absence d'identification ; mais on observe ultérieurement un glissement de sens qualifiant de façon péjorative l'impersonnalité, le manque d'originalité. Comme substantif, « anonymat » est attesté chez Littré en 1864 avec la définition suivante : « qualité d'anonyme ».

Par extension, « anonyme » en tant qu'épithète s'appliquera en outre à un ensemble d'individus qui ne se distinguent pas les uns des autres, à « foule » et à « passant » précisément. Y-a-t-il là un passage sémantique vers l'acception particulière d'anonymat urbain ? C'est possible. Métaphorique, cette acception n'apparaît, semble-t-il, qu'au milieu du XX^e siècle, comme si elle comblait un vide, venait dénommer, désigner une inquiétude ancienne pourtant, déjà centenaire : le problème que posent ou poseraient l'incognito, l'absence d'interconnaissance, l'impersonnalité régnant chez les habitants des métropoles de la modernité, l'isolement du grand nombre des citadins au sein même de leurs semblables - le chacun pour soi.

Dans ces métropoles, qui secréteraient l'indifférence, tout le monde se côtoierait, se croiserait, mais personne ne se connaîtrait, ne se rencontrerait. Comme par une sorte de paradoxe, l'anonymat ferait rimer multitude et solitude (Baudelaire), alors qu'un Descartes disait goûter, à Amsterdam, « parmi la confusion d'un grand peuple », la paix offerte par l'incognito urbain, ou qu'un Louis Sébastien Mercier pouvait vanter le plaisir de l'alternance entre cet incognito et la société des autres hommes appelée par lui le « tourbillon » (« on est seul quand on veut l'être », écrivait l'auteur du *Tableau de Paris*).

Avec le début de l'âge industriel, rupture majeure, révolutionnaire, avec la croissance des villes et de leur population, l'arrivée massive des prolétaires, la peur fantasmatique du nombre et du crime, le souci de l'individualisme lié à la modernité, va éclater l'obsession de la foule anonyme ou solitaire : cette masse inquiétante d'inconnus, pareils mais séparés, où l'on se perdrait...Symptomatique pour notre propos est, tiré d'un chapitre traitant des « grandes villes », une page de *La situation des classes laborieuses en Angleterre* d'Engels, décrit en 1845 « la cohue de la

« rue » londonienne, les « gens [...] qui se croisent en courant comme s'ils n'avaient rien de commun, rien à faire ensemble », la « désagrégation de l'humanité en monades », l'« indifférence brutale », l'« isolement insensible de chaque individu au sein de ses intérêts particuliers, une atomisation du monde poussée à l'extrême ».

Voilà autant de thèmes négatifs qui loin de s'avérer propres à Engels - il décèle en eux la « guerre sociale, la guerre de tous contre tous » - sont dans l'air du temps, et qui semblent concerner à la fois la foule solitaire de la métropole industrielle et la société dans son ensemble, la société individualiste de la modernité dont la foule en question figurerait en quelque sorte le microcosme ou l'emblème. Dans ce texte d'Engels (qui appartient à une enquête sociale critique antérieure à la doctrine marxiste), on peut ainsi relever des représentations significatives de l'anonymat urbain, éventuellement proches d'idées que l'on retrouvera chez certains sociologues, avec, par exemple, la hantise de l'individualisme dissolvant, du manque d'intégration sociale...Il existerait une analogie entre le passant anonyme seul dans la foule de la grande ville, et l'individu anonyme isolé au sein de la société moderne.

Tant évaluative que cognitive, la définition de l'anonymat urbain se mélange de réalités et de fantasmes, se révèle difficile car la connotation en est toujours péjorative. L'esquisse qui est faite ici est donc bien plus une généalogie de la notion, ou plutôt du problème par elle recouvert, qu'une histoire proprement dite.

Cf. Didier Privat, 1992, *Le fait divers à travers sa représentation sociale (du "canard" au "fait de société")*, thèse pour le doctorat en sociologie, direction Jean Duvignaud, Université de Paris VII, 2 vol. (620 f.). [Précisions Eliane Daphy, contributeure Hal-SHS]

Société d'ethnologie française

Journée d'étude du 29 avril 1993 de 10 à 17heures

proposée par le

Laboratoire d'Anthropologie urbaine CNRS

L'anonymat urbain

Matin

- Colette Petonnet Introduction
L'anonymat comme principe fondateur des villes
<http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00004044>
- Didier Privat Généalogie de la notion
<http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00089561>
- Daniel Terrolle Rencontres en train
<http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00089560>

Après-midi

- Liliane Kuczynski La dictature du nom ; du patronyme au pseudonyme
chez les marabouts africains de Paris
<http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00005148>
- Sylvie Fainzang Quand les alcooliques ne sont pas anonymes
<http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00089562>
- Eliane Daphy "Merci à tous les anonymes". La vedette et les autres
dans le spectacle
<http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00004444>
- Dominique Dray Victimes d'agresseurs anonymes : reconstitutions
identificatoires
<http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00089563>
- Yves Delaporte Quand un entomologiste rencontre un autre
entomologiste... Forme et fonction des potins dans un
milieu scientifique
<http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00089564>

6 avenue du Mahatma Gandhi - 75116 Paris - Petit auditorium

Précisions 2006

Journée d'études sous la direction de Colette Pétonnet,
organisée par Eliane Daphy

Fonds d'archives numériques Eliane Daphy

Chroniquée par Annie Depuis, in Gradhiva. revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie, n° 14,
pp.118-119, 1993 [Texte intégral] <http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00089559>